

# BLEUE COMME L'ÉTÉ

Marie  
Lenne-  
Fouquet



roman **SABACANE**

**BLEUE  
COMME  
L'ÉTÉ**

# BLEUE COMME L'ÉTÉ



Marie  
Lenne-Fouquet

ÉDITIONS  
SARBACANE  
Depuis 2003

## **De la même autrice, chez le même éditeur**

*Mardy et Ozgo, le monde d'en dessous* (coll. Pépix, 2020)

*Kidnapping à la confiture* (coll. Pépix, 2019)

## **En littérature jeunesse, chez d'autres éditeurs**

*Corps de fille* (Talents Hauts, 2021)

*Livio hyperhéros* (Kilowatt, 2021)

*Le Grand Bain* (Talents Hauts, 2020)

*La Bonne Culotte* (Talents Hauts, 2018)

**Site Internet : [mariellenefouquet.fr](http://mariellenefouquet.fr)**



## BANDE-SON

- THE BEACH BOYS, *Surfin' USA*
- CHIP TAYLOR & THE NEW UKRAINIANS, *Fuck All the Perfect People*
- THE HILLBILLY MOON EXPLOSION, *Queen of Hearts*
- WE WANT SOUND, *Burning Crow*
- SYSTEM OF A DOWN, *Toxicity*
- PARABELLUM, *Bang Bang*
- MICHELLE GUREVICH, *Lovers Are Strangers*
- ADRIENNE PAULY, *Pourquoi*
- ZAZA FOURNIER, *Paupières closes*
- BOB MARLEY, *No Woman No Cry*
- GOTYE, *Somebody That I Used to Know*
- CLARA LUCIANI, *Respire encore*
- BARCELLA, *Améthyste*
- THE SMASHING PUMPKINS, *Disarm*
- SMITH & BURROWS, *Wonderful Life*
- JAIN, *Gloria*

*À ces garçons si précieux, Achille, Jules et Nicolas.  
À mes nièces, Susie-Lou, Charlie-Rose et Anaëlle.*



*« J'ai remarqué ça, chez toi.  
Tu as tendance à introduire un léger désordre  
dans ce qui était prévu. »*

VIRGINIE DESPENTES, *Vernon Subutex 2*





## VENDREDI 2 JUIN

Un œil torve entrouvert sur son téléphone, Prudence évalue si se rendormir dix minutes lui permettrait malgré tout de prendre une douche. Elle décide que oui, glisse délicieusement son pied sur le côté frais du lit et referme les yeux.

Trente-huit minutes plus tard, elle s'extirpe de sa couette comme on sursaute d'un flagrant délit. Elle active la machine à café, court sortir un t-shirt, un jean, n'en trouve pas, renifle celui du panier de linge sale et ça ira très bien, jette le tout dans la salle de bains, attrape son café fumant, l'emporte avec elle sous le jet d'eau capricieux, grimace en se brûlant la gorge et la peau, se dit qu'il va vraiment falloir détartrer ce pommeau, repose la tasse vide sur le porte-savon (à côté de celle d'hier), saisit sa brosse à dents et son dentifrice, hésite à se laver les cheveux, inonde le tapis en sortant à toute vitesse, s'essuie rapidement, peste en s'habillant contre les vêtements qui collent, se poste devant le miroir, ôte la buée avec le tissu d'une manche.

– Eh *merde*.

Elle a la marque de l'oreiller.

Soupirant, Prudence scrute son visage fin, presque anguleux, puis tente un rapide coup de blush sur sa joue droite, juste sous la traînée d'étoiles de rousseur qui la traverse d'une oreille à l'autre. Mais la cicatrice de dormeuse ne

disparaît pas. Tant pis. Elle passe ses doigts dans le carré roux et sauvage de ses cheveux, ramène une mèche sur son visage, perd un temps fou.

– N’importe quoi !

Elle tapote sur son téléphone :

faire disparaître la trace de l’oreiller

La recherche l’égare dans mille onglets (Prudence apprend que c’est dû en partie au vieillissement d’une peau mal hydratée), mais rien d’utile parmi les conseils farfelus. Ça l’énerve, elle laisse tomber. Elle vérifie un bouton, là depuis trois jours, constate un mieux. Du petit doigt, elle coiffe ses sourcils au-dessus de ses yeux bruns (senois, pour être précise), inspecte son nez afin de s’assurer que rien ne dépasse de ses narines (ça lui est arrivé il n’y a pas si longtemps et elle ne l’avait pas très bien vécu), puis sort de la salle de bains.

Faisant hoqueter la porte du placard sur ses rails, elle attrape sa sacoche avec son appareil photo, jette un œil à la pendule... et remarque qu’elle est très en retard, évidemment. Pourtant, elle attend une minute, ne pouvant se résoudre à partir sur le chiffre quatre (le chiffre des catastrophes, de la malchance, des conflits, des ratés, des emmerdes imminentes). Quand enfin il est remplacé par un brave cinq (le chiffre du soulagement, du mouvement, de l’espoir, d’un certain optimiste doux), elle se décide, elle n’a de toute façon pas le temps d’attendre un sept (signe de joie conquérante, d’éclat de gloire, de dynamisme fougueux, d’intelligence vive et de sex-appeal indéniable), elle claque la porte, court dans les escaliers, dans les rues de La Rochelle, dans le hall de la Coursive.

À l’accueil, elle rejoint Meï.

Sa meilleure amie l’embrasse.

– T'es en retard ! Et fais pas style je bossais ! dit-elle en zyeutant la joue froissée de Prudence.

– Oui, je sais, mon emploi du temps est inscrit sur ma figure... Tu savais qu'on appelait ça « la ride du lit » ? C'est mignon, non ?

– Très. Allez, viens. Tu vas être contente, c'est une pièce avec pas mal de changements de costumes.

Prudence ne peut retenir un petit rire d'excitation.

– Trop bien ! Ils sont d'accord pour les photos en coulisses ?

– Oui, c'est bon. Je leur ai dit que tu savais te faire invisible. Mais je compte vraiment sur toi, hein, parce que c'est leur dernier filage : concentration maximale, tu te tiens tranquille, d'accord ?

Meï la fixe dans les yeux.

Prudence hoche la tête avec une vigueur exagérée.

– Compte sur moi !

– Je te laisse, je fais l'accueil des scolaires aujourd'hui ; tu me rejoins à midi !

Après un petit signe à la queue-de-cheval lisse et noir de jais qui s'éloigne, Prudence se dirige vers les coulisses. Mais, juste avant d'y pénétrer, elle pose son regard sur la porte bleue, parce que cette couleur l'apaise et lui redonne confiance, c'est de loin sa préférée, puis elle prend le temps de se recentrer. Elle gonfle son ventre d'air, ferme les yeux, expire longuement. Malgré ces exercices de respiration, appris depuis l'enfance (sinon elle explose, sinon elle s'asphyxie), lorsqu'elle pousse la porte, l'explosion sensorielle la renverse.

Elle prend tout :

l'odeur,

*transpiration, chaussures sales, parfums floraux, tentures moisies, poudres roses*

les voix,

*gaies, rapides, efficaces, chantantes, volant au-dessus d'elle :*

*– Lalalalilalilala !*

*– Certainement, maître De La Tour !*

*– Plus fort.*

*– Certainement maître De La Tour !*

*– Plus doux.*

*– Quelqu'un a vu ma fraise ?*

*– On a dû la planquer, tu la ramenait trop, hihi...*

*– Cinq minutes ! Sur scène dans cinq minutes !*

la lumière,

*jaune, dense, enveloppante des loges,*

la poussière et les ombres,

*jouant à chat entre les corps.*

Prudence adore les coulisses, les sols dépareillés, les portes qui grincent, les velours lourds, les couleurs graves, les fringues en tas, les fils partout. Ces lieux où s'exerce la vie quand elle est pleine, vibrante, la bouleversent toujours, elle a l'impression que les murs ont la mémoire des ondes collectives qui traversent les corps avant la scène. C'est trop pour elle, beaucoup trop, mais quel régal que ce trop-plein-là !... Elle extrait son Canon de son nid douillet, et capture cet envers du décor.

Dans les loges, c'est l'effervescence. Appareil vissé à l'œil gauche, Prudence tente d'emporter la tension hétéroclite, le silence des uns, les vocalises des autres, l'immobilité ou l'agitation des membres, les regards sombres et les rires nerveux. Elle se fait toute petite, elle s'espère décor abandonné là, comme faisant partie des meubles. Son appareil la tient. Il la contient, même, dans sa petite boîte noire, il calme le feu, cadre la foudre et, sans lui, Prudence a parfois l'impression qu'elle brûlerait pour de bon.

Au démarrage du filage, elle s'adosse contre le mur à côté des miroirs. Le spectacle ne l'intéresse pas, elle patiente dans les loges : pour elle, le beau est ici. Aux aguets comme un prédateur, elle guette ses proies : la grimace du comédien, la sueur qui fait couler le fard, les flashes de peaux nues aperçus entre deux changements de costume.

Quand elle a suffisamment de toute cette intimité-là, elle s'en va. (Jamais elle ne parle aux comédiens. Elle n'a pas envie de gâcher ce qu'elle a vu d'eux, encore moins ce qu'elle a cru voir, c'est son théâtre personnel.)

La frénésie de la matinée lui a presque fait oublier une autre impatience : dans le calme des coulisses, elle ressort son portable, rafraîchit toutes ses applis. WhatsApp, Insta, Messenger, Snap : rien, rien, rien, rien.

Son cœur va s'arrêter, c'est sûr, elle le sent déjà s'amollir... à moins qu'il ne s'emballe trop, à moins qu'il n'explose, puisque le voilà qui repart à toute berzingue, incontrôlable.

Elle se replonge dans un exercice de respiration. S'apaise avec peine. Range son téléphone.

Pour se porter chance, elle pose sa paume sur le bleu de la porte, compte les secondes dans sa tête, *une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept...*, ressort son téléphone, soupire. Puis quitte les coulisses.

De retour dans le hall bondé, elle repère immédiatement les frêles contours de Meï, sa queue-de-cheval qui oscille à chaque mouvement. Elle sourit. Ça l'a toujours fascinée, cette manière qu'ont les silhouettes que l'on connaît de se détacher d'une foule.

Meï l'entraîne :

– Viens, je veux te présenter une copine !

– Qui ça ?

– Une étudiante en arts à Paris ! Elle est d'ici, certains vendredis et week-ends elle bosse avec moi en extra. Elle fait de la photo, elle est cool et elle adore la peinture, vous devriez vous entendre ! En plus, tu verras, elle connaît trop de monde, elle pourra peut-être te rencarder quand tu seras là-bas !

– Attends, attends, rien n'est joué, les résultats, c'est demain...

– Moi, je crois en toi ! Viens, Jude doit être en train de déjeuner.

– Euh, *Jude* ?

Prudence est hilare.

– *Hey Juuuude, don't make it bad...* se met-elle à brailler.

– Arrête, on a dû lui faire un milliard de fois. Et, meuf, tu t'appelles *Prudence*.

– Oui, ben, je préfère.

Elles pénètrent dans une petite pièce qui sert de salle de repos pour le personnel.

– C'est bizarre, je ne la vois pas... Ah si !

« Jude » est accoudée à la fenêtre. Prudence comprend d'un coup d'œil l'engouement suspect de Meï. Des formes dessinées, des cheveux fous, des yeux clairs en amande, un grain de peau certainement insensible à la ride du lit.

– Je vois. Et sinon, Clara, elle la connaît, Jude ?

Meï pique un fard.

– Ça coïncerait entre elles.

– Tu m'étonnes...

– Me regarde pas comme ça.

– Alors ne rougis pas comme ça.

– Fous-moi la paix, elle est hétéro, c'est juste pour le plaisir des yeux. Viens.

Meï s'élance vers Jude.

– Salut, Jude ! Je te présente Prudence, tu sais, elle a passé le concours de Louis Lumière.

– Ah, oui... Salut, Prudence ! Alors, c'est bon ?

Quelque chose, dans la manière qu'a Jude de s'exprimer, dans sa posture, dérange Prudence. Une sorte de nonchalance, comme si elle savait l'effet qu'elle produisait sur Meï, et en jouait.

– Salut. Je ne sais pas encore, je saurai demain.

Meï sourit excessivement.

– On va se poser sur les fauteuils, là-bas, ça vous dit ?

Jude se tord le nez.

– Je préfère rester à la fenêtre. Dans cette salle, je sais pas... Y a une odeur.

Voilà.

C'est officiel, Prudence la déteste.

Elle a horreur des gens qui disent « Y a une odeur ». Ça ne veut rien dire. Une odeur de quoi ? Ses lèvres pincées signifient bien qu'il s'agit d'une odeur désagréable, mais de quoi ? De mélange de bouffe ? De moisi ? De produit d'entretien ? De merde ? C'est quoi ce puritanisme des odeurs ? Qu'est-ce qui, parmi les odeurs des autres, indispose à ce point sa majesté qu'elle ne peut pas la nommer ?

Prudence sent des plaques écarlates lui germer sur le cou, et voit les yeux de Meï s'agrandir. Sa meilleure amie sait. Elle va tenter d'éviter le débordement.

– Oui, oui, tu as raison, ça sent un peu le mélange de plats réchauffés, euh... on peut carrément sortir sinon, d'accord ?

– D'accord.

– Oui, prenons l'air, souffle Prudence. Loin de « l'odeur »...

Meï la pousse du coude et la fait avancer.

Une fois assise sur un banc à l'extérieur, elle se détend.

– Prudence est super douée en photos. Elle a participé à un concours sur la région, on va à la remise des prix ce soir.

L'œil de Jude s'anime soudain.

– « Nouvel Éclair » ?

– Oui ! Mais j'ai peu de chances de gagner, précise immédiatement Prudence.

– Non, mais tu es dans les cinq finalistes ! Faut toujours qu'elle se dévalorise, c'est dingue !

Meï tente de jouer la complicité avec Jude en lui posant la main sur le bras.

Prudence n'aime pas du tout le sourire aux yeux trop plissés que Jude lui offre. Elle ne doit pas être du genre à se contenter d'être finaliste.

– Je connais bien ! Je l'ai gagné il y a deux ans ! Je comprends que ça te mette la pression. « Nouvel Éclair » c'est une opportunité géniale et une belle vitrine pour le lauréat. Ça m'a beaucoup apporté. Et encore, moi, la photo, c'est en dilettante.

Comme, à cet instant, Prudence a envie de coller la tête de Jude dans son bol de salade piémontaise et de lui enfoncer la fourchette jusqu'au tympan, elle se lève un peu précipitamment.

– Je sais, oui. Bon, je vais vous laisser. Salut, Jude. Meï, je rentre à l'appart, on se voit tout à l'heure.

Meï est un peu dépitée.

– OK. À tout à l'heure, Prudence !

★★★

Sur le trajet, Prudence parle à grandes enjambées pour évacuer.

– Une belle vitrine et gningningnin, mais moi je suis dilettante mais overdouée parce que j'ai gagnéeéééé, et

moi je suis une artiste, et moi je vis à Pariiiiiis et j'ai des yeux de chat, et gningningnin...

Elle avance légèrement voûtée, dans cette attitude d'adolescente qui a grandi trop vite et cherche à se cacher, comme si plier le dos permettait d'éviter la vitesse des années. Elle arrive chez elle, excédée.

L'appartement est encore en désordre. Il y a même comme une odeur.

Ni Meï ni elle n'ont la fibre du rangement. Prudence pourrait s'y atteler, elle a un peu de temps avant l'heure de la remise des prix... mais, non. Elle pousse les livres et vêtements et s'affale sur le canapé, ordi sur les genoux, pour trier les photos réalisées en coulisses.

Toujours à portée de main, son téléphone. Silencieux. Prudence a beau le fixer, il ne sonne pas.

Elle aimerait tant que Maneck l'appelle. Elle s'est pourtant couchée en voyant un sept en dernier sur l'écran du portable. Mais rien au réveil.

Où est-il ? Comment fait-il pour s'en foutre à ce point ? Comment fait-elle pour l'attendre tout de même ? Ça fait presque sept jours qu'il la ghoste alors qu'elle le relance constamment à coups de smileys pitoyables. Sur une échelle du ridicule allant de un à cinq, elle s'estime déjà à quatre, le pire chiffre de l'univers. Elle hésite à envoyer un « j'espère que tu vas bien », histoire d'être à cinq, au point où elle en est, quand Meï passe la porte. Elle entend sac et chaussures être jetés en vrac dans le couloir, puis sa coloc farfouiller dans le coin cuisine.

– Prudence, je cherche une tasse propre. En vain.

– Je sais. C'est le bordel.

– Il va falloir qu'on parte à la chasse aux mugs.

– J'en vois deux sur la table de salon. Je suis sûre qu'il y en a au moins trois ou quatre dans ta chambre. Et euh, deux dans la douche.

– Dans la douche. Normal.

– Déjà je sais où ils sont, c'est pas si mal.

Meï commence à ramasser les mugs. Prudence se lève sans enthousiasme et va cueillir les autres dans le reste de l'appartement.

– Et je crois qu'on va bientôt devoir faire ça aussi pour les verres, rappelle Meï derrière. Et les petites cuillères !

De retour avec les tasses de la douche, Prudence embrasse la pièce d'un regard : les meubles sont quasiment invisibles sous les monceaux de vêtements, livres, magazines, cahiers de cours, objets divers qui les recouvrent, le bouledogue en résine rouge porte encore les lunettes de la soirée du nouvel an et aucune des deux amies n'a pris le temps d'offrir une sépulture digne de ce nom au bonsaï qui agonise depuis deux mois au milieu de la table basse, ses minuscules feuilles sèches tapissant la pile sédimentaire de magazines photo.

Le découragement la prend.

Ou bien est-ce une forme d'affection pour ce bazar-là ?

Elle renverse les tasses sur l'égouttoir en même temps que Meï les siennes. Puis elles retombent de concert sur le canapé.

– Je chercherai les verres plus tard... Mais là, vraiment je peux pas.

Meï soupire.

– Moi non plus. On verra demain.

Elles pouffent. Elles savent bien que c'est tout vu.

Prudence retourne à ses photos, mais Meï remarque ses œillades angoissées vers son téléphone.

– Il ne t'a toujours pas donné de nouvelles.

– Non.

– Et ?

– Et c'est pas grave, il est super occupé, je l'appellerai dans le week-end, on ne va pas en faire un drame, tu sais, Maneck, c'est le genre indépendant.

– Je vois. Tu as envie de crever.

Prudence fait la moue.

– Grave.

– Bon allez, c'est bientôt l'heure de la remise des prix. Va te préparer, ça te changera les idées. Et surtout, ne l'appelle pas !

Prudence rougit instantanément en plaques traîtresses.

– Prudence... Ne me dis pas que...

– Je l'ai pas appelé, hein !! C'était juste un petit commentaire. Un petit « wow ». Riquiqui. Sous sa dernière photo Insta. Pas de message privé ni de SMS, promis.

– Putain, mais c'est pire, Prudence ! Ça fait vraiment genre « Youhou, remarque-moi, je crève d'amour pour toi, est-ce que tu vois bien à quel point je suis pathétique ? »

Prudence se renverse en arrière sur le canapé, de désespoir. Tous ces codes amoureux qu'elle n'a jamais saisis. Ne pas dire qu'on aime, ne pas montrer le manque, pas rappeler, attendre deux jours, se contenir, se retenir. Feindre l'indifférence.

– Ben oui. Et alors ? dit-elle finalement d'une petite voix. En même temps : « Youhou, remarque-moi », non ?

– Va t'habiller. Bordel... « Un petit wow »...

Meï se penche vers elle et lui arrache le téléphone des mains.



La salle est bondée. Les gens se hâtent vers la petite estrade dressée pour l'occasion, sous les lumières des projecteurs. Prudence se met à rêver que, sous le drap de soie noire, c'est sa photo de vieille grange, la star. Elle cherche des yeux quelque chose de bleu, ou un sept, juste comme ça, pour y croire un peu...

Ah, là, un manteau ! Non, il est plutôt vert. Prudence grimace. C'est celui de Mei, qui va s'asseoir au fond de la salle. Elle n'a jamais compris pourquoi son amie avait acheté ce trench de cette couleur angoissante. D'un signe, Prudence indique à Mei qu'elle va saluer Lucille, la galeriste.

Lucille est rayonnante, elle va et vient dans la foule, son grand corps sûr de lui donne le rythme à une longue robe fluide vert émeraude (encore du vert) qui s'accorde parfaitement avec sa chevelure cendrée. Prudence a toujours été impressionnée par Lucille et son occupation féline de l'espace, elle se sent oisillon tombé du nid à ses côtés.

– Bonsoir, Lucille. C'est dingue toute cette foule ! Et du gratin, j'ai vu...

– Bonsoir, Prudence. Oui, tu sais, mon concours est un vrai gage de talent et une belle reconnaissance pour les gagnants depuis quelques années. Ça leur ouvre des portes dans le milieu.

Prudence détourne la tête dans un brusque mouvement de cheveux.

– Oui, je sais... Et les autres sont là ?

– Vous êtes quatre sur cinq pour l'instant. Loïc, Samuel et Gwen sont là, mais pas Louisa. Ce qui est assez embêtant. D'ailleurs, tu vas rester ici, près de la scène et du couloir pour lui garder une place quand elle arrivera.

Prudence l'oisillon bat péniblement ses moignons d'ailes. Un rapide regard à sa montre lui apprend qu'il est 19 h 54, évidemment.

– Euh... oui d'accord.

Elle a compris le non-dit. La grande gagnante, c'est Louisa.

L'apprendre de cette façon, c'est vraiment moche, et Prudence en a le menton qui tremble. Ce n'est donc pas sa grange, sous le voile. Sa photo est accrochée derrière, dans la partie sombre de la galerie, où personne n'ira, trop éloignée du buffet.

Elle aurait dû s'en douter, avec tout ce vert. Même les pieds de chaises sont d'un vert métallique mauvais, maintenant qu'elle y fait attention, un vieux vert dégueu de mobilier scolaire pas encore vintage. Prudence cherche le regard de Mei, le croise, et hausse les épaules d'impuissance. Elle sait que son amie comprend. Elle s'installe au bout de la rangée en laissant une place vide à ses côtés. Les trois garçons, pas encore au courant, la saluent, les yeux brillants d'espoir.

Prudence aurait bien envie de leur dire d'arrêter d'avoir les mains qui se tortillent comme ça, que ça ne sert plus à rien, qu'il ne leur reste plus qu'à attendre que ça passe, et à applaudir quand Louisa montera sur scène pour recevoir les honneurs. Mais elle n'a pas le courage. À la place, elle leur montre ses doigts croisés et leur adresse un sourire aux yeux trop plissés.

Soudain, la salle se plonge dans l'obscurité. Un petit appel de lumière donne le signal pour le public. Une fois le calme revenu, Lucille s'acquitte d'un rapide discours pour présenter sa galerie, le concours et dévoile enfin la photo lauréate qui attendait patiemment sous l'étoffe.

Les garçons accusent le coup un quart de seconde avant de se mêler aux applaudissements.

Prudence observe la photo en pleine lumière. C'est vrai qu'elle est réussie. Un vieil homme fatigué sur un vélo, en noir et blanc. Le sujet n'a rien d'exceptionnel, mais ce qui est fascinant, c'est l'ombre portée dessinée sur le sol : la courbure de l'homme, son manteau, les poils de sa chapka, son écharpe qui vole. Le Petit Prince est là, indéniablement. Prudence se demande combien de temps, de poses, d'essais, de déplacements il a fallu pour...

Emportée par sa rêverie, elle n'est pas sûre d'avoir traité l'info parvenue vaguement à son oreille.

– C'est vrai qu'on entend mal, avec tous ces applaudissements, merci pour Louisa, la pauvre est coincée dans un train, elle nous rejoindra tout à l'heure ; je recommence : Prudence, tu veux bien venir récupérer son trophée s'il te plaît et nous dire un petit mot de ton expérience avec « Nouvel Éclair » ?

Ah si. C'était bien cette info. Lucille lui demande de venir sur scène récupérer un trophée qu'elle n'a pas gagné et parler d'une expérience qui s'est avérée être un gros échec doublé, il semblerait, d'une humiliation publique.

Super. Très bien. Formidable. Quelle aubaine. Joie.

Tout va tellement vite que le cerveau de Prudence reste au fond du siège. Il s'installe confortablement pour assister à une franche rigolade. Pendant ce temps, Prudence et le reste de son corps se véhiculent jusqu'au podium, avec une lenteur dramatique. En descendant la marche de la scène, Lucille lui glisse à l'oreille :

– Vas-y, souris et dis un mot. Les journalistes sont là, des amis influents aussi, le temps de discours est prévu, on ne peut pas laisser un blanc. Je compte sur toi.

Mal à l'aise, Prudence tire d'abord sur son chemisier, puis grimpe sur la scène d'une démarche tordue, les genoux rentrés.

Au fond du public, Meï se cache la bouche avec une main, sûrement atterrée par ce à quoi elle est en train d'assister.

Sur scène, Prudence sourit comme une miss France constipée.

L'ambassadrice du prix, en robe pailletée, faux cils, faux ongles, faux cheveux, et odeur de laque, lui tend le trophée de Louisa. Un éclair en bois sculpté, plutôt lourd.

Des journalistes les photographient sous toutes les coutures, ensemble, puis avec un type qui doit être un sponsor quelconque et se permet de lui glisser une main autour de la taille alors que Prudence ne voit pas le rapport.

Cramoisie de choc, suante de honte, elle se retrouve au milieu de la scène, agrippant un trophée, pas à elle, qu'elle tient peut-être à l'envers, à hauteur de pubis, comme une démonstratrice de téléachat qui n'assumerait pas. Mais le pire arrive. L'ambassadrice lui colle le micro entre les mains et la lumière dans la rétine.

– Alors, euh, bonsoir à tous, dit-elle avec une expiration de cheval dans le micro. Je suis Prudence, mais on s'en fiche, haha, s'entend-elle dire, incapable d'arrêter les mots qui sortent de sa bouche, et je récupère le trophée de *cette chère* Louisa qui est coincée, *la pauvre, pauvre* Louisa, c'est vraiment terrible, d'autant que je suis certaine qu'elle serait extrêmement fière de cette distinction, distinction pardon, hahaha, qui est une vraie reconnaissance de son travail et de sa volonté, comme pour nous tous, d'ailleurs, beaucoup de travail et on est tous très fiers, d'elle bien sûr, et je suis certaine, répète-t-elle en déglutissant et en perdant le fil de sa phrase sans queue

ni tête, que Louisa est une étoile montante de la photographie ; pour moi, je suis certaine que cette expérience avec « Nouvel Éclair » restera une des plus inoubliables. Je vous remercie.

Elle se recule sous des applaudissements qui, donc, ne lui sont pas destinés.

Lorsqu'elle retourne à sa place, Samuel lui souffle :

– Tellement désolé de ça, Prudence...

Lorsque les lumières se rallument, Meï parvient à se frayer un chemin dans la foule et arrive juste à temps pour recueillir les larmes montées aux yeux de Prudence.

– Viens, on se tire.

Prudence hoche la tête et suit son amie à l'extérieur.

L'air frais lui fait du bien, elle marche très vite à côté de Meï, une main essuyant machinalement ses larmes qui coulent toutes seules.

– Je n'aurais pas dû la laisser me parler comme ça ! J'aurais dû lui dire d'aller se faire voir et de se mettre son éclair au cul ! J'aurais dû refuser de monter, je me suis laissée manipuler par Lucille ! Putain ! Et j'ai dit « merci » comme une grosse imbécile !

Meï ne dit rien. Elle laisse Prudence déborder, des yeux, du corps, des mots et donne tout doucement à leurs pas la direction de l'appartement.

Une fois chez elles, Prudence se laisse tomber, tête la première sur le canapé, et Meï s'assied en face, sur le fauteuil. Prudence reste un moment comme ça, toute droite sur le ventre, la tête entre les coussins.

– Meï, dis-moi la vérité, marmonne-t-elle d'une voix étouffée. Ça s'est vu, que je n'étais pas à l'aise, avec mon truc à hauteur de chatte ?

– Prudence, quand j'ai vu ça, j'ai eu envie de sangloter roulée en boule sous mon siège. Un peu comme au moment de « distinsion », tu vois.

Prudence tourne enfin la tête, sans bouger le reste de son corps.

– Je vois.

Les deux amies éclatent de rire. Prudence se sent instantanément mieux. Elle ne sait pas ce qu'elle ferait sans Meï, qui sait attendre la fin des feux, qui sait rire d'elle sans jamais se moquer. Meï est son port d'ancrage ; elle aura beau s'enflammer, s'évaporer, déborder, Meï sera là, pour rire de tout. C'est comme ça depuis leur rencontre en sixième, quand elles se sont rendu compte qu'elles possédaient le même agenda à l'effigie d'un obscur héros de manga, et qu'elles avaient échangé un sourire de connivence. Déjà maladroite lorsqu'elle percevait un enjeu, Prudence avait illico décidé qu'il fallait qu'elle fasse de cette fille une amie pour la vie. Elle avait alors engagé la conversation avec ce qu'elle estimait être une élégante complicité d'initiée :

– J'adore tout sur le Japon ! Konnichiwa, Meï Kaneko. De quelle « ichi » tu viens ? Tokyo ? Sapporo ? Nagoya et son château ?

– Plus à l'ouest. De Niort et son donjon.

Prudence avait rougi, Meï avait explosé de rire, puis ajouté, espiègle :

– C'est marrant, tu pues pas trop, pour une rousse.

Le cœur de Prudence avait bondi en découvrant qu'on pouvait avoir un coup de foudre amical. Elles étaient littéralement tombées « amireuses », comme elles se plaisaient à le répéter dans les couloirs froids d'un collège trop grand.

Après des heures à se rejouer la scène de « Nouvel Éclair » pour en rire, des heures à pourrir Louisa et Lucille, Prudence se lève dans la nuit déjà bien avancée.

– Bon voilà, ça, c'est fait. Nouvel Éclair, c'est raté. Maintenant il faut que je dorme. Résultats demain. Louis Lumière. J'aimerais tellement être prise, Meï.

– Tu le mérites ! Tu peux pas continuer à pourrir dans cette fac d'histoire qui ne t'intéresse pas.

Prudence lève les yeux vers le plafond et écarte les bras :

– Hé, la vie ! OK, j'ai compris, j'ai pas eu cette distinction aujourd'hui, mais c'est parce que demain tu me réserves une belle surprise, pas vrai ?

Meï sourit :

– Mais oui, exactement. Allez, va dormir. Demain c'est ton jour !

Prudence se lève, prend soin de jeter un dernier coup d'œil à l'abat-jour bleu avant de disparaître dans sa chambre. Pour imprimer son image sur sa rétine, elle cligne sept fois des paupières.

Meï grimace.

– Arrête de faire ça quand je suis là, c'est freaky.



## SAMEDI 3 JUIN

À midi pile, devant l'ordinateur qui s'allume, Prudence a chaud. Elle s'évente de ses deux mains en soufflant.

– J'angoisse. Meï, je fais une crise.

– Mais non, je suis là, tout va bien. Vas-y, ouvre la page. Prudence souffle. 12 h 01.

– Meï, je ne vais pas y arriver.

– Juste, vas-y, va sur le site. Là, yes. C'est quoi ton numéro de dossier ?

– Meï, ouh la la, comme c'est dur. Meï, j'hyperventile. Elle hyperventile. 12 h 04. Le pire chiffre.

– Et si je ne suis pas prise, Meï ? Je ne peux pas y penser. Je ne veux pas terminer ce master d'histoire. Je veux aller à Paris, à Louis Lumière. Meï, qu'est-ce que je fais ???

Meï tente de l'apaiser.

– Chaque chose en son temps, d'abord, tu vérifies. Calme-toi, respire.

Prudence active ses doigts tremblants sur le clavier. Au creux du ventre, cette impression étrange que tous ses organes se serrent les uns contre les autres pour se rassurer.

Dans la barre de recherche allouée au numéro de dossier, le petit curseur clignote d'impatience, revient en arrière, efface, reprend sa course au fur et à mesure qu'elle tape les chiffres. Puis, rien.

– Qu'est-ce que t'attends ? demande Meï doucement.



Elle tape du poing sur le bureau qui frissonne.

– Merde ! Merde, putain, c'est dégueulasse !! Putain, fait chier ! Putain, je vais faire quoi ?!

Elle se prend la tête entre les mains. Elle sent bien qu'elle est théâtrale pour un œil extérieur, mais elle ne sait pas quoi faire d'autre, aucun geste ne lui paraît assez dramatique pour être approprié.

– C'est pas possible. C'est une erreur. Peut-être que je dois appeler. Ou peut-être qu'il y a une liste d'attente ?? Je suis peut-être sur liste d'attente et je ne le sais pas encore !!!

– Prudence... ça serait écrit si tu étais sur liste d'attente, chuchote Meï.

Et là, les larmes montent. Le besoin de faire n'importe quoi aussi. Prudence va se coller dans un coin de l'appartement comme un animal blessé, se laisse glisser le long du mur. L'échec lui vrille les oreilles. Elle n'est plus que chair et sensations, rougeurs et battements de cœur.

Elle y croyait si fort ! Elle la voulait tellement, cette école. Elle voulait Paris, s'enfuir un peu, aussi, elle attendait beaucoup de ce résultat. Elle s'était projetée, à fond, sans frein. C'est souvent le problème, avec elle, elle se maltraite d'attentes immenses.

Meï ne dit rien.

C'est elle qui va ouvrir la porte à Jeannelle. Combien de temps a passé, pour qu'elle ait eu le temps de l'appeler ? Dans son recoin de honte, Prudence n'a rien vu.

Jeannelle, très grande et musclée, entre comme une furie dans l'appartement.

– Prudence ! Ma Prudence ! C'est dégueulasse !!! Tu méritais ! Ce sont des cons ! De très très gros cons qui sont passés à côté de toi et de ton talent. Je suis trop dégoûtée !!!

Prudence ne bouge pas quand elle pose ses sacs au sol et vient l'entourer de ses bras.

– C'est dégueulasse ! répète Jeannelle.

– Oui, putain, chiale Prudence.

Elle postillonne mais elle s'en fout. Jeannelle l'encourage :

– Des crevards !! Tu veux que je les appelle ? Que je les pourrisse anonymement au téléphone ? Parce que je peux, tu me connais, je peux !

Prudence rit à travers ses larmes, échange un regard complice avec Mei. Elles savent bien que Jeannelle peut. Elles ont rencontré Jeannelle en quatrième. Prudence avait perdu sa mère dans un accident quelques mois auparavant. Après le décès, elle n'avait pas pu retourner au collège, il lui semblait impossible pour elle d'affronter les autres, leurs regards, leur pitié empathique gouvernée par la crainte. Son père, Henri, avait dit que ce n'était pas grave et, toute la fin d'année de sa cinquième, Mei passait le soir compléter de ses connaissances les cours du CNED. Henri leur préparait un immuable chocolat chaud, les filles révisaient peu et murmuraient beaucoup, épaule contre épaule, en regardant avec un dégoût fasciné la peau du lait se former dans les tasses qu'elles versaient dans l'évier dès que le père de Prudence avait le dos tourné. Sans la présence de Mei, Prudence ne sait pas si elle aurait eu le courage de passer de nouveau la grille verte, à la rentrée de sa quatrième. Elle n'avait cependant pas su retenir la montée de larmes devant les yeux fuyants et la distance polie de ses camarades. Un imbécile avait lancé :

– C'est qu'elle veut sa maman peut-être !

C'est là que la silhouette dégingandée de Jeannelle s'était interposée. Facilement bagarreuse, elle avait attrapé le col de l'ignorant :

– T'es con ou quoi, toi ? Tu sais qui c'est ? C'est la fille de la femme écrasée par le camion. Tu crois que ça lui fait plaisir, ce que tu dis ? Tu crois pas que ça la gonfle pas, déjà, tous les autres qui n'osent pas l'approcher comme si elle avait la peste ? Comme si c'était contagieux ?

Puis elle s'était tournée vers Prudence :

– Méfie-toi de ce genre de tronche de cul, sinon t'as pas fini de te faire chier, avec ce qu'il t'est arrivé. Et si tu veux que je lui redessine les contours, je peux.

– Ça ira. Mais merci de la proposition.

D'un vigoureux coup de tête, Jeanne avait repoussé la mèche de cheveux bouclés qui lui tombait sur le visage.

– Moi, c'est Jeannelle. Et oui, j'ai un œil vert et un œil marron. Et non, c'est pas une lentille. C'est comme ça, c'est tout, ça arrive, comme d'avoir une mère morte.

Prudence et Mei l'avaient immédiatement adoptée.

Jeannelle tourne dans la pièce, se met à ranger frénétiquement (un peu n'importe comment) tout ce qui dépasse. Exemple : elle débarrasse la table basse en bazardant tout dans le tiroir du dessous, en vrac. Elle installe ensuite les sushis et les makis qu'elle a apportés pendant que Mei fait bouillir de l'eau pour un thé.

Tandis qu'elle sert, son téléphone sonne, et un visage s'affiche en visio. Un visage angélique aux cheveux courts en bataille et aux multiples piercings.

Laura. Arrivée dans le groupe en seconde A, elle lui avait insufflé la sérénité qui lui manquait. Fille d'une femme marin et d'un père steward ; elle leur prouvait que s'adapter était possible, voire plaisant. Avec elle, les trois amies avaient déniché leur d'Artagnan aventureuse, le groupe Messenger « Les Mousquetaires » était né et elles l'alimentaient quotidiennement depuis quatre ans.

– Salut, Laura, dit Mei d'un air grave. On est toutes là. Les Quatre Mousquetaires. C'est pas jojo.

Elle colle le téléphone sous les yeux de Prudence, qui émet un sanglot proche du glapissement. Elle renifle et son nez bulle.

À l'autre bout du fil, Laura pousse un soupir à fendre l'âme.

– Ma belle, je suis trop désolée. Et j'ai bien les boules que tu ne viennes pas habiter avec moi, du coup.

Ah, oui, il y a ça encore. Prudence avait presque oublié, dans le magma de son chagrin.

Refusés aussi, ces beaux projets de colocation dans la capitale avec Laura,

leur appart trop étroit sous les toits, tapissé des photos de Prudence et de la collection de cartes postales de Laura,

leurs terrasses parisiennes en été, leurs tournées des bouquinistes en hiver,

leurs boîtes du samedi soir, leurs brunchs du dimanche pour éponger la cuite,

leurs nocturnes aux musées,

leurs courses dans le dernier métro,

leurs débuts pro, leurs veillées studieuses des semaines d'avant exams,

leurs petites et grandes gloires,

leur vie toute neuve de jeunes adultes ambitieuses, de jeunes femmes libres,

refusé aussi, ce rêve-là.

Prudence se mouche bruyamment. Écarlate ; la sueur perle à ses tempes.

Elle recommence à s'éventer de ses mains, beaucoup trop rapidement.

– Cool ! intervient Jeannelle. Pfff... expire..., la guide-t-elle. Voilà, tranquille...

Meï reprend le téléphone et s'éloigne en baissant la voix :

– Laura, t'es malade de lui dire ça comme ça ! C'est reparti pour un tour, on en a pour des heures !

– Roh oui, pardon, j'oublie un peu parfois...

– T'inquiète, le jour où tu vivras avec elle, tu ne risqueras pas d'oublier ! Bon, je te laisse, on va tenter d'apaiser un peu le bordel. Ça commence à faire beaucoup, avec hier soir. Bisous !

– Bisous, tenez-moi au courant !

Prudence retrouve un rythme de respiration quasi normal, mais reste enroulée dans son angle de mur.

Meï et Jeannelle s'agenouillent devant la table basse, autour du thé fumant.

– Allez, viens là, murmure Meï à Prudence. Tu continueras de pleurer après. Mais viens pleurer le ventre plein.

Prudence n'a plus la force de se lever. Ou peut-être tout simplement plus envie. Elle veut ramper, alors c'est ce qu'elle fait. Elle traverse la pièce en rampant.

Passé le moment de stupeur, Jeannelle ne peut pas s'empêcher d'éclater de rire. Et d'entraîner Meï à sa suite.

– Pardon... pardon, mais vraiment tu ne crois pas que tu en fais un peu trop là ? Ramper ? Vraiment ?

Prudence se renverse sur le dos. Ses coudes la brûlent, dans cette sensation oubliée depuis l'enfance. L'hilarité inarrêtable de ses amies finit par lui arracher un sourire.

Lentement, elle s'approche de la table et commence à dîner. Cachée derrière les mèches rousses qui lui retombent sur la figure, elle croise le regard temps d'orage de Meï dans lequel elle lit comme dans un livre ouvert. Oui, il va bien falloir qu'elle prévienne son père.

*À découvrir aussi*  
**DANS LA COLLECTION EXPRIM'**

Thibault VERMOT, *Colorado train*

Thibault VERMOT, *Fraternidad*

Thibault VERMOT, *La Course dans les nuages*

Séverine VIDAL, *Quelqu'un qu'on aime*

Séverine VIDAL, *Des astres*

Vincent VILLEMINOT, *samedi 14 novembre*

Directeur de publication : Frédéric Lavabre  
Collection créée par Tibo Bérard  
Collection dirigée par Julia Robert-Thévenot  
Conception de couverture : Morgane Flodrops  
Maquettiste : Noémie Deslot

© Éditions Sarbacane, 2022

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale  
ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite  
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 979-10-408-0204-4